

LaboMobile 3

Savoir-faire – L'expérience au travail



Fernand Léger, Les constructeurs

Le savoir-faire est une notion formée de deux mots, pris séparément ils désignent une grande partie de l'activité humaine produite par le travail. Ce sont deux verbes très quotidiens qui provoquent une forte sensation de présent. Ses manifestations s'appliquent à nombre de métiers, si bien qu'on pourrait dire qu'il se glisse dans toutes les pratiques qui se développent à travers le temps. *Savoir* et *faire*, liés par un tiret, collaborent à repenser le clivage des sociétés modernes qui voudrait que les professions manuelles agissent sans savoir et que celles intellectuelles pensent sans matière.

Dans la perspective du troisième LaboMobile, il s'agit de l'envisager comme une carte blanche à une pensée sur les pratiques liées à l'expérience dans le milieu du travail. Et pour essayer de le saisir, il est intéressant de commencer par jouer avec tout ce qu'on peut y entendre, comme autant de terrains d'expérimentations possibles. Afin de commencer à déplier l'écosystème existant derrière ces deux mots.

Le savoir-faire, pris directement, peut exprimer : *savoir comment faire*. Le savoir ici comme ensemble de méthodes à découvrir et à apprendre. Chez les artisans, il se traduit en une chaîne de transmissions successives qui relie le maître à l'apprenti dans une sorte de généalogie qui projette les savoirs dans un temps long, donnant à ces pratiques une histoire, une identité et un vocabulaire spécifique. Leur exemple nous apprend qu'à l'origine du savoir il y a la relation et que c'est en passant entre les mains des différentes générations qu'il se maintient en vie et en mouvement.

En prêtant l'oreille, on entend également, *le savoir dans le faire*. Faisant référence à ce que l'on appelle communément «le coup de main» (ou le tour de main) il s'agit de la manière dont la connaissance s'acquiert dans la pratique et s'enrichit grâce à l'entraînement. Faire pour savoir donc, par la répétition qui l'imprime dans son interprète. Une répétition tendue vers la recherche, dans une quête perpétuelle de maîtrise et de

perfectionnement. Ce paradoxe du *faire* et du *savoir* se traduit chez certains auteurs par l'expression de «geste éduqué».

Le savoir-faire nous raconte aussi la subjectivité de celui qui l'exprime. Intériorisé, incorporé, mis en relation avec tout un champ de cognitions qu'on pourrait qualifier d'intuition, qui pour le coup ne se transmet pas tout à fait, mais s'expérimente avec le temps. On pourrait parler ici de *S'avoir-faire* : comme approche subjective du travail en relation avec une connaissance intime de la matière et de l'outil comme prothèse/extension du corps. C'est dans cet aspect que s'exprime le style ou la patte de chacun, rendant un travail unique, car teinté d'une sensibilité personnelle. C'est l'être dans son travail : l'accomplissement par un geste professionnel dans lequel on engage la subjectivité.

Enfin, dans cette polysémie, je pense qu'il faut aussi entendre : *savoir ce que l'on fait*. Comme une invitation à penser le sens et la valeur du travail. *Savoir ce que l'on fait*, pour lutter contre l'abstraction qui tend à concentrer les cognitions dans les mains d'une élite managériale, au prétexte d'une organisation plus scientifique du travail. Ou contre sa fragmentation en des centaines de tâches, déconnectées de finalité, de sens et de sensibilité. Ces héritages du XXe siècle qui touchent les professions dites manuelles comme intellectuelles dans la poursuite continue d'une normalisation aliénante. A contrario, le savoir-faire est porteur d'une aspiration au travail «bien fait», à une certaine forme de fierté et d'appropriation de l'ouvrage.

Ce champ de l'activité humaine est un laboratoire qui rencontre en de nombreux points les pratiques techniques et artistiques des arts vivants. Dans ma propre histoire, l'oscillation entre ces deux termes à été un moteur. Et ma position aujourd'hui est le fruit de plusieurs apprentissages, fait auprès de maîtres qui m'ont transmis leur expérience. C'est tout ce qu'on entend dans cette notion qui me donne aujourd'hui l'envie de la mettre en recherche dans un laboratoire. Pour permettre à une équipe d'explorer des esthétiques et des approches liées au travail, en miroir de leurs expériences. Pour faire ouvrage de l'inventivité humaine qui se niche dans nos pratiques et transforme notre environnement.

Quelques extraits de lectures marquantes faites dernièrement :

- **La vie Solide**, Arthur Lochmann, Payot, 2019

p98/99

« Que peut-on bien vouloir dire quand on oppose le travail manuel au travail intellectuel ? Que travailler avec ses mains ne mobilise pas le cerveau ? L'opposition binaire empêche de comprendre ce qu'est la pensée matérielle. Ce n'est pas « penser avec les mains », comme le voudrait cette expression charmante, mais elle aussi trop binaire. La compréhension physique de la matière, dont on a déjà parlé, n'est pas le seul fait de la main. Elle naît de l'interaction constante entre le cerveau, la main, l'œil, mais qu'on ne peut situer dans aucun de ces organes en particulier. Elle s'ancre dans le corps sous la forme d'un sentiment, d'une intime intuition. Et cette compréhension physique de la matière ne suffit pas : il faut l'articuler pour la transformer en mode d'action. La compréhension devient alors un ensemble de savoir-faire. »

p100/101

« Les savoir-faire, à l'inverse, se caractérisent par le fait d'être intériorisés, incorporés. Ils comportent une dimension intuitive qui permet de reconnaître les traits saillants d'une situation et d'en dégager les règles d'action. On ne consulte pas une vidéo sur Youtube

pour savoir comment faire passer une poutre de cinq mètres de longueur dans une cage d'escalier, il faut avoir acquis une intuition de l'espace. Elle seule nous permettra d'orienter la poutre pour utiliser au mieux les diagonales de l'espace, elle seule aura ancré en nous la perception continue des deux extrémités de la poutre. Pour autant, il ne s'agit pas d'une aptitude magique ou innée. Bien au contraire, cette intuition est une conquête intellectuelle. L'intuition se travaille. Et dans cette élaboration, qui s'appelle l'expérience, la répétition des opérations joue un rôle décisif en permettant d'établir des liens cumulatifs entre les situations vécues et les solutions retenues. L'expérience consiste ainsi en un processus d'appropriation du vécu. »

p103

« Les compagnons parlent de l'*orient* pour désigner cette capacité des charpentiers à organiser un chantier, dans l'espace comme dans le temps. L'*orient* recouvre la vision dans l'espace nécessaire au levage, la capacité à s'adapter aux problèmes et imprévus, et le sens de l'organisation du chantier.

-L'intelligence de la main, Hugues Jacquet, L'Harmattan, 2019

Préface de Pierre Maclouf

p11-12

« Le « savoir-que » n'a pas le primat sur le « savoir-faire ». Mais comment apprend-on à savoir ? On touche là à une deuxième composante élémentaire du travail. Elle concerne la qualification, que P. Naville avait, voici il y a plus d'un demi-siècle, définie comme « l'acte éduqué » ; elle s'apprécie selon une capacité à faire, liée à une éducation : le maître lui-même n'est pas un autodidacte, il a lui-même été formé, parfois dans un rapport de filiation, au sens propre ou moral. Au cours de cette éducation, on apprend à connaître le matériau, à se servir – parfois dans les larmes – de ses outils, à tendre vers ce par quoi un fabricant de cannes à pêche m'avait un jour défini son idéal professionnel : « une certaine perfection ».

p12

« De même que la qualification est le rapport entre une éducation et un acte, l'acte artisanal est la mise en relation d'un outil et d'un matériau. »

p16

« *L'intelligence de la main* nous aide à retourner le portrait fait naguère par P-M Menger, de « l'artiste en travailleur », pour arriver à voir, sous certaines conditions optiques, le travailleur en « artiste ». On déconnecte alors l'objet sociologique qu'est l'artisanat de celui du « travail » ; est en jeu dans l'activité qualifiée, la réalisation de soi par l'esthétique de la création, dans une sorte de communion avec l'objet auquel on donne vie. »

-L'éloge du carburateur, Matthew.B.Crawford, La découverte, 2012

p44-45

« Identifier à quel *genre* de problème vous êtes confronté vous permet de savoir quelles caractéristiques de la situation vous pouvez vous permettre d'ignorer. Et même les frontières de ce qui peut passer pour une « situation » sont parfois ambiguës ; ce n'est pas en appliquant des règles que vous pouvez discriminer entre le pertinent et le négligeable, mais seulement en exerçant le type de jugement qui naît de l'expérience. La valeur d'un mécanicien – et la sécurité de son emploi – tient au fait qu'il possède ce savoir direct et personnel. »